CHAPITRE XIV

RÉSUMÉ DE NOS INDUCTIONS

§ 188. — Il est aisé d'asseoir des conclusions précises sur un petit nombre de données exactes, mais les conclusions obtenues perdent de leur précision en raison du grand nombre des données et du caractère vague de celles-ci. Comme exemples extrêmes, nous citerons les mathématiques pures d'un côté et la Sociologie de l'autre. Les phénomènes de la vie individuelle sont déjà très complexes, les phénomènes de la vie d'individus réunis à l'état d'agrégat le sont encore bien davantage et cette complexité déjà considérable s'accroît encore par les formes multiples et la variabilité des conditions environnantes.

A ces difficultés d'établir des généralisations en matière sociologique, il faut joindre celles qui résultent du caractère incertain des témoignages et de la nature douteuse, fragmentaire et contradictoire des faits sur lesquels nous sommes forcés de nous appuyer. Les voyageurs ne sont pas tous également dignes de foi. Les uns

observent mal, les autres cèdent à des préventions religieuses ou traditionnelles, quelques-uns à leurs prédilections ou à leurs sympathies personnelles : tous n'ont que des occasions imparfaites d'arriver à la vérité. Il en est de même des historiens. Un très faible partie de leurs récits est fondée sur l'observation directe ; la plus grande partie nous arrive par des voies détournées, qui colorent, obscurcissent ou déforment leurs relations : chez tous l'influence des partis politiques, du fanatisme religieux ou du sentiment patriotique pousse à des exagérations ou à des suppressions. Les témoignages se rapportant à des traits du caractère moral sont donc exposés à subir des déviations.

Il est encore fréquent que des peuples groupés sous une même appellation présentent une grande diversité dans les caractères : par exemple, chez les Australiens, on dépeint certaines tribus comme douces et traitables et d'autres comme arrogantes et peu maniables. En outre, la conduite, les sentiments et les idées des peuples aborigènes subissent souvent des transformations telles que des voyageurs, se succédant à plusieurs années d'intervalle, en font des relations tout à fait différentes. L'influence exercée par les missionnaires et plus encore par le commerce avec les trafiquants et les colons de race blanche relègue fréquemment à l'arrière-plan les idées et les croyances originelles et dans toutes les parties du monde, nous voyons les aborigènes se dégrader au contact des Européens. Ce sont autant de causes nouvelles venant contribuer à fausser les témoignages recueillis.

D'autres complications résultent du changement d'ha-

bitat et d'occupations. Ici, des tribus sont contraintes d'entrer en lutte avec leurs voisins ; là, elles sont entraînées à s'adonner à une vie paisible : il s'ensuit que les conceptions et les sentiments, qui s'étaient adaptés à leur état antérieur et survivant assez longtemps au milieu de leur état nouveau, paraissent en désaccord avec lui.

Attendons-nous donc à rencontrer des anomalies et contentons-nous de conclusions, qui ne seront exactes que dans la moyenne des cas.

§ 189. — Pour nous rendre bien compte de la portée de nos inductions, il importe de nous rappeler la nature essentielle de la coopération sociale. Nous l'avons vu au § 48 : envisagée au point de vue sociologique, « la morale n'est qu'un exposé défini des modes de la conduite qui s'adaptent à l'état d'association » ; plus loin nous avons reconnu que s'élevant au-dessus des groupes primitifs, où les hommes vivent simplement à l'état de contiguité, sans secours, ni empiètements mutuels, l'état d'association ne peut durer qu'appuyé sur une coopération effective, tantôt en vue de la défense extérieure, tantôt en vue de la sustentation intérieure. Ce qui revient à dire que, toutes choses égales d'ailleurs, la prospérité des sociétés dépend du degré de satisfaction qu'elles donnent aux conditions de cette coopération. La survie des mieux adaptées assure donc la prédominance des principes de conduite qui impliquent le respect de ces conditions et le maintien des sentiments, qui leur sont favorables, tandis que les principes de conduite qui s'appliquent seulement aux parties de la vie individuelle n'affectant

pas directement la coopération sociale, n'obtiennent que des sanctions d'un caractère moins énergique et moins constant.

Ceci pourra nous expliquer un fait, qui aura sans doute frappé plusieurs des lecteurs des deux derniers chapitres : ils auront remarqué que les idées et les sentiments, qui se rattachent à la chasteté et à la tempérance, ne sont pas en corrélation aussi intelligible avec le type et le développement social que les idées et les sentiments qui régissent la conduite coopérative, interne et externe. En effet, si disséminés dans la collectivité, quelques hommes se livrent à des excès de nourriture ou de boisson, il n'en résultera pour la collectivité que des maux indirects. D'abord, tant que l'ivrognerie ou la gloutonnerie n'affaiblissent pas sensiblement la discipline de la force armée, ces vices ne retranchent rien à la puissance militaire. En outre, il ne surgit aucun obstacle direct à l'œuvre de la sustentation sociale tant que le membre, qui se livre à des excès, n'attaque pas son voisin et ne le gène en aucune façon. Ces deux vices n'empêchent pas un homme de respecter la personne et les biens de ses concitoyens et de tenir ponctuellement ses engagements : il peut donc continuer à obéir aux principes fondamentaux de la coopération sociale et sa conduite n'infligera à la société d'autre perte que celle qui découle de la détérioration d'une de ses unités. Il en est de même des transgressions de la chasteté : elles n'opposent aucun obstacle immédiat ou nécessaire à l'accomplissement des coopérations externes et internes et il n'en résulte qu'un affaissement éloigné du nombre et de la qualité de la population.

Dans ces deux cas, la conscience sociale, ne percevant pas nettement ces résultats sociaux, ne réussit pas toujours à mettre de l'unité dans les sentiments sociaux correspondants.

Tout autre est l'impression produite par les genres de conduite, qui violent ouvertement et directement les conditions de la coopération sociale interne ou externe. La lâcheté et l'insubordination réduisent incontestablement la valeur d'un corps d'armée ; de là un prompt et unanime accord dans les idées et les sentiments avec lesquels on les envisage. De même, l'assassinat ou les coups portés à un concitoyen, l'enlèvement de ses biens, la violation des contrats sont des actes tellement en opposition avec les activités constitutives de la vie sociale qu'ils appellent très régulièrement la réprobation. Quoique nous rencontrions dans des sociétés diverses des divergences marquées d'opinion et de sentiment à l'endroit de ces dernières catégories de fautes, ces divergences correspondent aux types d'activité sociale, telle série de sentiments de réprobation répondant à telle série d'activités dominantes. L'ensemble des derniers chapitres nous dépeint le groupe des traits moraux propres à une vie d'inimitié extérieure. La coopération sociale dominante prend-elle la forme de combats incessants contre les peuplades avoisinantes, on verra se développer l'orgueil de l'agression et du pillage, la vengeance devient un devoir impérieux, le mensonge habile un titre d'honneur et, sauf chez les tribus faibles, qui ne s'agrandissent pas, la soumission à des chefs et à des maîtres despotiques, la première de toutes les vertus ; en

même temps, on méprisera le travail et dans l'intérieur de la tribu on ne fera régner que le minimum de justice indispensable au maintien de son existence. D'autre part, la coopération sociale prédominante ne vise-t-elle que la sustentation interne, les coopérations contre les ennemis du dehors sont-elles ou très réduites ou bien ont-elles disparu, l'agression non provoquée ne sera que peu ou point applaudie ; le vol, même aux dépens des ennemis, cessera d'être honoré ; la vengeance ne sera plus regardée comme une nécessité ; le mensonge sera frappé d'un blâme universel, la justice sera réclamée dans les relations des citoyens entre eux, l'obéissance politique se restreindra au point qu'on méprisera la soumission envers un despote, et le travail, bien loin d'être un opprobre, deviendra sous une forme quelconque un devoir pour tous.

Il est indubitable que les natures variées que des races différentes ont héritées du passé, les effets de coutumes séculaires et consacrées, l'influences des croyances religieuses, ainsi que les conditions particulières à chaque société, viennent compliquer et atténuer cet état de corrélation, mais pris en bloc, ses contours restent suffisamment indiqués : nous ne pouvions guère nous attendre à plus de netteté.

§ 190. — Il est donc explicable que des sentiments moraux parfois diamétralement opposés aient prévalu tantôt dans des sociétés différentes, tantôt dans une même société à la suite d'un changement de conditions. J'ai donné une foule de preuves de ce fait dans les chapitres qui précèdent, toutefois il sera utile de les renforcer par une série d'antithèses.

Chez nous le fait d'avoir commis un assassinat imprime une souillure indélébile et jette pendant plusieurs générations le discrédit sur tous les parents du meurtrier, tandis que les Pathans [1] manifestent un sentiment tout à fait dissemblable. L'un deux, ayant tué un Mollah (prêtre) et n'ayant pas trouvé à se mettre à l'abri dans un lieu de refuge, finit par s'écrier : « Je me livre au martyre. Je tuerai un Sahib (un seigneur anglais). » Il tua un sergent et fut pendu, tout heureux « d'avoir ainsi expié son crime. »

Le sentiment moral dominant en Angleterre méprisérait l'homme, qui se laisserait sans résistance réduire en esclavage. Au contraire, les membres de la tribu de Drekete, qui fournit des esclaves à Fidji [2], déclarent « qu'il est de leur devoir de servir de nourriture et d'offrandes sacrificatoires à leurs chefs » et « que ceux-ci les honorent en les considérant comme dignes d'une si noble mission. »

Notre propre histoire nous offre, à très peu de siècles d'intervalle, des exemples de contrastes moins extrêmes, mais de nature identique. Sous Elisabeth, sir John Hawkins fut le premier à entreprendre la traite des noirs. En commémoration de cet exploit, le gouvernement lui permit d'ajouter à son écusson « un demi nègre lié de cordes : » lui-même proclamait ainsi le caractère honorable de son entreprise, tandis que la reine et le public ratifiaient son appréciation. Mais de nos jours, on

1. Oliver. *Over the Border or Pathân and Biloch*, 1890, pp. 139-40.

2. Erskine. *Cruise in the Western Pacific*, 461-4.

regarde avec horreur le fait de réduire des hommes en esclavage, fait que Wesley a déjà stigmatisé en l'appelant « le comble de tous les forfaits » et durant de longues années, nous avons armé une escadre destinée à réprimer la traite des esclaves.

Chez les peuples, qui ont dépassé l'organisation primitive de la famille et de la tribu, on tient que celui qui s'est rendu coupable d'un crime, doit subir lui-même son châtiment et, à leurs yeux, ce serait une injustice criante de frapper toute autre personne à sa place. Nos ancêtres éloignés avaient une manière de voir et de faire différente ; c'est encore celle des Australiens [1], qui ont « pour principe fondamental en matière de pénalités, que si un coupable n'est pas arrêté, tous ses parents seront solidaires de son crime ; » « les frères du coupable se considèrent comme aussi coupables que le coupable lui-même. »

Les nations civilisées ont reconnu à un degré suffisant le droit individuel de la femme pour que sa vie et sa liberté ne soient plus liées à celles de son époux ; ayant obtenu le droit de propriété à titre personnel, les femmes s'efforcent à l'heure actuelle de conquérir leur indépendance complète, tant domestique que politique. Mais il en est ou il en était différemment à Fidji [2]. Les épouses des chefs avaient pour devoir sacré de se laisser étrangler à la mort de leur époux. Une femme avait été sauvée par Williams : « pendant la nuit, elle prit la fuite,

1. Grey. *Expeditions of Discovery in N. W. and W. Australia*, 1841, II, 239.

2. Erskine. *op. cit.* 228.

traversa une rivière à la nage et se présentant à sa famille, elle exigea l'accomplissement du sacrifice auquel elle s'était à regret laissé soustraire dans un moment de faiblesse. » Wilkes nous parle d'une autre femme qui chargea son sauveur « d'injures et ne cessa de lui témoigner par la suite une haine mortelle. »

En Angleterre et sur le Continent, la religion défend le vol, la loi le punit et la réprobation sociale le poursuit avec une telle rigueur que jamais elle ne pardonne au voleur. Néanmoins des idées et des sentiments tout à fait contraires dominent dans le Beloutchistan [1]. « Un dicton populaire y répète que l'homme, qui vole et tue, procure le ciel à sept générations de ses ascendants. »

Dans nos pays, le gentleman et le manœuvre s'accordent pour blâmer énergiquement le manque de sincérité. Il n'en est pas de même dans plusieurs parties du globe. A Blantyre [2], par exemple, d'après Macdonald, « le titre de menteur est plutôt un compliment. »

En Angleterre, le sentiment public est tel que le simple soupçon d'incontinence suffit à flétrir à jamais une femme. Les sentiments d'autres peuples n'ont pas cet effet ; parfois même l'effet produit est tout autre : « chez les Wotyaks, l'incontinence est une vertu [3]. »

Il est donc établi que pour toutes les branches principales de la conduite humaine, les différentes races humaines et les mêmes races arrivées à des degrés de civilisation différents, nourrissent des opinions et témoignent des sentiments opposés.

1. Oliver. *Over the Border*, p. 29.
2. Mac Donald. *Africana*, 1882, I, 185.
3. Buch. *Die Wotjäken*, 46.

§ 191. — Je me préparais à constater que les preuves exposées dans les chapitres précédents et concentrées en un foyer unique dans le dernier paragraphe, doivent suffire à dissiper une fois pour toutes la croyance à l'existence du sens moral, tel qu'on l'entend d'ordinaire. Toutefois une longue expérience ne me permet pas de m'attendre à voir accepter cette conséquence de ma démonstration. Pour la masse des hommes, la rigueur des raisonnements et l'accumulation des faits sont impuissantes à détruire les convictions, qui remontent à leur enfance.

Les témoignages que j'ai rapportés et qui prouvent qu'il n'existe pas de conscience originellement implantée dans l'esprit humain, n'auront de prise que sur ceux dont les croyances ou les théories préférées ne sont pas liées à l'hypothèse d'une humanité créée par des moyens surnaturels. Dans mon premier ouvrage, la *Statique Sociale*, j'avais commencé par embrasser la doctrine des moralistes intuitifs (dans son entier au début, plus loin avec quelques restrictions sous-entendues), mais j'ai graduellement reconnu que les restrictions nécessaires finissent par détruire cette doctrine, telle qu'elle a été énoncée. Puisque les Anglais croient couramment qu'un voleur, qui ne se repent pas, est damné pour l'éternité, tandis qu'une maxime populaire au Béloutchistan proclame que « Dieu ne peut accueillir celui qui ne vole, ni ne pille [1], » il m'est impossible d'admettre que les hommes

1. Oliver. *Over the Border*, p. 24.

ont une perception commune et innée du juste et de l'injuste.

Néanmoins, arrivés où nous en sommes et tout en reconnaissant que la doctrine du sens moral n'est pas exacte dans sa forme originelle, nous devons reconnaître qu'elle fournit l'ébauche d'une vérité d'un ordre infiniment supérieur. Car les faits cités, chapitre par chapitre, s'accordent à prouver que les idées et les sentiments particuliers à chaque société, s'adaptent à son genre prédominant d'activité. Une vie d'inimitié constante à l'extérieur produit un Code moral, qui inculque l'agression, la conquête et la vengeance, et qui frappe de réprobation les occupations pacifiques. Par contre, une vie d'amitié intérieure solidement établie produit un Code moral, qui inculque les vertus productives d'une coopération harmonieuse : la justice, l'honnêteté, la véracité, le respect des droits d'autrui. Il faut en conclure qu'une vie d'amitié intérieure, si elle se poursuit sans interruption de génération en génération, finira immanquablement par produire non seulement un Code approprié, mais encore une nature émotionnelle appropriée, un sens moral qui se sera adapté aux exigences morales. Des hommes ainsi conditionnés acquerront au degré voulu pour qu'elle les guide sans conteste, cette conscience innée que les moralistes intuitifs commettent l'erreur d'attribuer à l'humanité tout entière. Il suffira de la continuation d'un état de paix absolu à l'extérieur et d'un maintien rigoureux de la non-agression à l'intérieur, pour que les hommes se façonnent et prennent l'empreinte d'une forme qui sera naturellement

caractérisée par la présence de toutes les vertus.

Une induction spéciale vient confirmer cette induction générale. J'ai signalé comme douées de tel ou tel trait élevé de nature, les diverses peuplades non civilisées, qui, très inférieures sous d'autres rapports, nous sont moralement supérieures : j'ai noté que sans une seule exception, toutes sont affranchies des antagonismes entre tribus. Les peuplades, où se manifeste cette connexité, appartiennent à des races différentes. Dans les montagnes de l'Inde, nous en trouvons de souche Mongole, Kolarienne, Dravidienne ; de telles tribus, mais d'origine différente, se rencontrent dans les forêts de Malacca, en Birmanie et dans les régions écartées de la Chine ; dans l'Archipel des Indes Orientales, quelques-unes se rattachent aux Papous ; au Japon, l'aimable Aïnos a des annales « pures de toute lutte meurtrière [1] », les Pueblos du Mexique septentrional ne peuvent avoir aucune affinité avec les peuplades précédentes. Ces groupes isolés, de race différente et vivant à des distances considérables les uns des autres, nous fournissent la preuve irréfutable de notre assertion ; différents sous tant de rapports, ils se ressemblent en ceci : les circonstances les ont depuis longtemps dispensés de se faire la guerre et ils sont devenus bons d'une bonté organique.

Le degré de bonté que les hommes sont susceptibles d'atteindre dans ces conditions, excite l'étonnement quand on ne connaît d'autre bonté que celle des peuples qui se targuent de leur supériorité. Témoin le commen-

1. Bird. *Unbeaten Tracks in Japan*, II, 103.

taire du général Fytche sur le Rapport de M. O' Riley concernant les Lepchas : « Le récit qu'il fait de l'estime où ils tiennent la bonté morale, et de la pureté de leurs mœurs comparée à celles des tribus demi-civilisées, qui les entourent, fait l'effet d'un roman [1]. »

Est-il déraisonnable d'espérer que les grandes nations civilisées parviendront à atteindre l'état qu'ont atteint ces tribus minuscules et incultes, le jour où la vie d'amitié intérieure cessera de subir l'influence néfaste d'une vie d'inimitié à l'extérieur ?

§ 192. — Je ne pense pas que la prévision de cette éventualité soit pour plaire à tout le monde. Elle ne sera assurément pas du goût des nombreux Européens établis dans l'Extrême-Orient qui considèrent implicitement les Hindous comme créés à l'usage des Anglais de l'Inde. Une semblable organisation sociale ne sera pas désirée davantage par les hommes qui louent leurs services et obéissent au commandement de faire feu sur d'autres hommes sans s'informer de la justice de la cause qu'ils embrassent et qui s'imaginent qu'un ordre gouvernemental suffit à mettre leur conscience à couvert. De même que les antropophages ne se soucient pas de voir supprimer la consommation de la chair humaine, de même les nations *sociophages*, comme la nôtre, n'éprouveraient guère de plaisir à voir se fermer l'ère des conquêtes. Tel est assurément le sentiment de notre général le plus brillant, qui proclame « les devoirs du soldat les plus nobles qui puissent nous échoir en partage » et qui a pris pour devise : « L'homme est le loup de l'homme [1]. »

1. Fytche (Général). *Burma, Past and Present*, I, 343.

Chose étrange, cette prévision ne réjouira pas non plus ceux qui prêchent « la paix et la bonne volonté parmi les hommes, » car elle se présente comme indépendante de leur credo. Ils croient que l'humanité ne parviendra à la vertu qu'en se soumettant à la règle chrétienne ; or cette croyance est incompatible avec notre conclusion, déclarant que la discipline continue de la coopération pacifique réussira à façonner l'humanité et à lui imprimer une forme idéale. La doctrine de prédilection de nos théologiens, c'est que la promesse du ciel et la menace de l'enfer peuvent seules transformer en bonté la méchanceté innée de l'homme ; ils la préfèrent à la nôtre d'après laquelle l'homme n'est pas né méchant, et deviendra meilleur en subissant l'influence des conditions, qui exerceront ses facultés supérieures et n'accorderont aucune ouverture à ses facultés les plus basses. Ils considèrent d'un œil satisfait les faits paraissant prouver que la nature humaine non christianisée est incurablement vicieuse, faits qui semblent justifier leur religion, mais il leur répugne d'accueillir les faits opposés, qui pourraient faire croire que celle-ci enseigne l'erreur.

Il n'est pas du tout certain qu'il faille regretter leur attitude, car un certain état de cohérence doit être maintenu entre le culte dominant, l'état social et la moyenne actuelle de la nature humaine. Je n'entends donc pas contredire l'affirmation que le sentiment moral pur se-

1. Général Wolseley. *The Soldier's Pocket Book*, 5 ; Debrett, *Peerage*.

rait impuissant à régler la vie journalière des nations européennes se ruant à la conquête des territoires et qu'il est indispensable de le renforcer par l'effroi de la damnation. Un de nos écrivains, qui au dire des experts dépeint avec fidélité la nature des *gentlemen* que nous envoyons au dehors commander nos soldats, s'éprend de l'un d'eux et nous le représente au fort d'un combat contre des tribus défendant leur indépendance, criant à ses hommes : « Envoyez-moi ces gens en enfer » ! Peut-être a-t-on raison de soutenir que de telles natures ne sont tenues en bride que par la crainte d'un Dieu qui punira leur inconduite « en les envoyant en enfer. » J'admets encore que la survivance de la croyance en une divinité, qui regarde d'un œil impassible les éternels tourments infligés à des myriades de ses créatures, s'adapte à merveille à un état du monde, où des barbares nus ou vêtus de peaux, sont impitoyablement foulés aux pieds par des barbares vêtus de gros drap.

Toutefois, il est quelques hommes, dont la pensée est capable de suivre les transformations qui ont mis des milliers d'années à s'accomplir et de prévoir les transformations analogues qu'apporteront sans doute les milliers d'années futures. C'est avec joie qu'ils prévoient une humanité tellement bien adaptée à une vie sociale harmonieuse que l'accomplissement agréable et spontané de toutes les nécessités, s'effectuera sans qu'aucun de ses membres porte le moindre préjudice à autrui.

LA MORALE PERSONNELLE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

§ 193. — Nous avons vu dans les quatorze derniers chapitres que la forme locale de la nature humaine, les antécédents sociaux et les circonstances environnantes déterminent en tout lieu et en tout temps les sentiments moraux et les idées morales. Nous nous trouvons maintenant aux prises avec le problème qui consiste à séparer ce qui est spécial et temporaire de ce qui est général et permanent.

Nous avons constaté que, sinon ouvertement, du moins à l'état latent, le langage usité pour traiter les questions morales, s'imprègne des opinions dominantes au point qu'il est à peine possible à notre pensée de s'en dégager : les mots, que nous employons, constituent des pétitions de principe. Par exemple, les substantifs « devoir » et « obligation » entraînent l'idée d'obéissance, de subordination, de sujétion à l'autorité et impliquent ainsi que la conduite n'est pas juste ou injuste en vertu de sa na-